

Ks. Krzysztof Witko¹
Issy-les-Moulineaux

L'EUCHARISTIE – SACREMENT DE LA NON-VIOLENCE? ESQUISSE DE RÉPONSE ET DE MISE EN PERSPECTIVE

L'Eucharistie est l'événement de la présence du Seigneur parmi les siens et le lieu de sa reconnaissance par la communauté rassemblée au repas du Seigneur. L'assemblée chrétienne célébrant la Mort et la Résurrection du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne (cf. 1 Co 11,26) est l'expression vivante et active de la foi au Christ Ressuscité, Seigneur et Sauveur universel. Dans l'Eucharistie l'Eglise confesse ce qu'elle croit: elle est le Corps du Christ, le Corps dont le Christ est la Tête.

Célébrant l'Eucharistie, l'Eglise accueille dans la foi le don du Père qui est le Fils. L'Eglise-Epouse entre ainsi dans l'union avec le Christ-Epoux. Aussi, l'Eglise qui célèbre sa foi, d'une part fait apparaître aux hommes de son temps la figure du Christ vivant et agissant, et d'autre part forme et édifie dans l'assemblée eucharistique son propre corps ecclésial, inséparable du corps du Seigneur (cf. Ep 2,14-16).

Mais cette manifestation du Christ et de son Corps (l'Eglise) appelle également le témoignage de la foi intériorisée et vécue au cœur même du quotidien marqué par la violence subie ou commise de manière personnelle ou collective. C'est en

¹ Krzysztof Witko, né en 1963 en Pologne, prêtre du diocèse de Nanterre, curé du pôle paroissial Notre-Dame des Pauvres et Saint-Benoît à Issy-les-Moulineaux (commune en banlieue sud-ouest de Paris), docteur en théologie, habilité à diriger des recherches. Il est notamment l'auteur de *Dire la foi chrétienne à l'homme d'aujourd'hui. L'essai de Jean Daniélou (1905–1974) et son enjeu théologique pour notre temps*, collection: „Kolekcja katedry personalizmu chrześcijańskiego KUL”, Lublin, 2005; de *Wcielenie-osoba-zaangażowanie. Emmanuela Mouniera personalizm chrześcijański*, Lublin, 2012; et de *Przejsie śladami paschalnej wiary po krainie teologii*, collection: „Religie świata – świat religii” 14, Lublin, 2014.

célébrant la Passion et la Résurrection du Christ dans la foi que les chrétiens vivent l'Eucharistie comme un «antidote» à la violence.

Il me faudra d'abord situer le geste eucharistique dans le cadre du dernier repas pascal de Jésus avec ses disciples: celui qui précède son arrestation, sa condamnation imminente et sa mise à mort violente. Je mettrai ensuite l'Eucharistie en rapport avec une notion associée fréquemment dans la tradition catholique, celle de «sacrifice». Enfin, j'aborderai la question posée dans le titre de l'article pour mettre en lumière la victoire du Christ sur la violence humaine.

L'ÉGLISE FAIT MÉMOIRE DU DERNIER REPAS DU SEIGNEUR

Animés par l'Esprit du Ressuscité, les chrétiens se réunissent le Jour du Seigneur pour refaire les gestes que Jésus lui-même a faits quelques heures avant son arrestation. En prenant «le repas du Seigneur» (1 Co 11,20), ils réalisent ce que Jésus leur a dit de faire: «faites cela en mémoire de moi» (Lc 11,19). En célébrant l'Eucharistie, ils font mémoire de la personne même de Jésus et de son repas pascal. Or les récits synoptiques du dernier repas de Jésus avec ses disciples (Mt 26,26-29; Mc 14,22-25; Lc 22,19-20) laissent entendre que tout se passe sous la forme d'un repas pascal, certes, mais qui est loin d'être un espace irénique de convivialité et de paix. Bien au contraire, ce repas renvoie aussi à des attitudes et des paroles qui annoncent des déchirures et laissent apparaître des tensions et des rivalités. Explicite².

Qui dit la Pâque du Christ, dit en même temps le repas. Parce que la nourriture³ touche aux fibres de la vie humaine, elle exprime à la fois un besoin vital (un manque physique et physiologique) qui doit être satisfait, une source de plaisir, sans oublier le commerce d'échange entre les humains qui comprend en général tout un processus de travail, de production, mais aussi de rencontre honnête et de confiance réciproque. Par conséquent, le repas comble également un manque psychologique et affectif des humains. De plus, dans le cadre de la fête juive de Pâque la nourriture renvoie à la soif spirituelle, au rapport à Dieu, à Celui qui libère son peuple de l'esclavage et donne vraiment la vie: «Yahvé dit à Moïse: [...] 'je passerai outre et vous échapperez au fléau destructeur'» (Ex 12,13). «Dieu dit: 'Je suis Yahvé, ton Dieu, qui t'ai fait sortir du pays d'Égypte, de la maison de servitude'» (Ex 20,2). «Si tu écoutes les commandements de Yahvé ton Dieu [...], et que tu aimes Yahvé ton Dieu [...], tu vivras» (Dt 30,16). Par ailleurs, quand l'Évangéliste Jean met dans la bouche de Jésus la parole selon laquelle «[sa] chair est vraiment une nourriture et [son] sang vraiment une boisson» (Jn 6,55), il met en avant ce rapport nécessaire entre besoin vital pour vivre humainement et juste relation au Dieu Sauveur et Créateur.

² Cf. E. Grieu, «Pertinence sociale et politique de l'Eucharistie», «Études», novembre 2012, p. 497-508.

³ Cf. le numéro 238 de la revue *Christus* (avril 2013), entièrement consacré au thème: «La nourriture. Rassasier la chair et l'esprit».

Mais si on est un peu attentif au déroulement du dernier repas de Jésus, on s'aperçoit vite que les rapports entretenus au sein du groupe des Apôtres ne s'organisent pas selon un schéma idéalisé. Au contraire, des rivalités et des tensions y sont ouvertement mentionnées. Chez Luc, aussitôt après l'annonce de la trahison de Judas (Lc 22,21-23), le récit de la Cène rapporte une dispute qui avait éclaté entre les disciples autour de la question: «lequel d'entre eux pouvait être tenu pour le plus grand?» (Lc 22,24). De plus, dans les évangiles de Marc, de Matthieu et de Luc, la Cène se présente comme lieu d'annonce de la trahison de Judas (Mc 14,17-21; Mt 26,20-25; Lc 22,21-23) et celui de prédiction du reniement de Pierre (Mc 14,26-31; Mt 26,30-35; Lc 22, 31-34). Ainsi ces textes fondamentaux pour l'Eucharistie montrent que le dernier repas de Jésus se tient sur fond de déchirure, de conflit, de mise en accusation au sein même de ses disciples. On ne devra pas oublier que la Cène allait déboucher sur la désunion et la dispersion dans le groupe des douze disciples, comme si la violence et les rapports conflictuels avaient triomphé de la paix et de la communion désirées par Jésus (Mt 26,36-46.56).

Vu ainsi, le geste de fraction du pain et la coupe remplie de vin prennent une signification paradoxale. En effet Jésus prononce ses paroles – «ceci est mon corps» et «ceci est mon sang» – sur un pain *rompu* et sur le vin donné aux disciples comme *sang versé*. Le geste eucharistique de Jésus est donc pour ainsi dire «travaillé» par une double perspective. D'une part, il correspond aux meilleures dispositions des humains: don offert et accueilli, partage, union et communion. D'autre part, il se trouve en rapport avec ce qui en l'homme est trouble, conflictuel et violent. Effectué dans un contexte de menace de mort, de la peur qu'elle suscite et de la désunion du groupe, il anticipe une violence: l'institution de l'Eucharistie a précisément lieu la veille de la mort de Jésus. Ainsi Jésus ne veut pas délier le geste fondateur de l'Eucharistie de toute contingence et de toute nécessité dans la vie humaine.

De fait, il nous renvoie à nos refus et rejets, nos ignorances et mépris, nos égoïsmes et violences. Non pas pour les cautionner, mais justement pour les dénoncer et surmonter. Je ne saurais mieux préciser ce trait du geste eucharistique de Jésus qu'en citant une pensée significative d'Etienne Grieu, qui sous-tend et nourrit ma propre réflexion: «Par ce geste Jésus va au-devant de ce que sa condamnation produira et, ce faisant, il lui coupe tous ses effets. L'intention homicide était de réduire cet homme à un objet (un cadavre mutilé et humilié), d'effacer sa mémoire, sa parole, de le retrancher définitivement de notre histoire. Son fantasme est de le reconduire à de l'infra humain, à une totale insignifiance. Or Jésus ne cherche en rien à l'esquiver. La jalousie des puissants veut le ramener à un objet? Il accepte: il prend des objets inertes et sans parole, du pain, du vin, et il les fait passer comme son corps et son sang. Seulement, en les donnant tant qu'il a encore la force, il les fait parler. Et de manière suréminente, puisqu'il les présente comme le don total de soi pour d'autres, c'est-à-dire [...] ce qui sollicite la liberté, invite à un travail de reconnaissance, oblige à choisir une manière d'habiter le monde, permet en retour de faire réponse de tout son être. Ce qui était un signe de mort, il

en fait l'occasion d'une relation extrêmement puissante, puisqu'elle convoque les principales capacités de son destinataire»⁴.

Comprise ainsi, l'attitude de Jésus dénonce et renoue l'intention de la violence absolue de réduire l'autre à l'état d'objet, et ce à l'intérieur même de la violence, en son lieu même. Elle «dévoile» – au sens propre du mot – les forces destructrices qui habitent le corps et l'esprit des humains. Ainsi, «le geste de Jésus offre la possibilité, depuis notre violence, de sortir de celle-ci. Quand nous célébrons l'eucharistie, nous pouvons accueillir le fragment de pain consacré comme un fruit de notre propre pente meurtrière, qui nous est redonné, non pas comme une accusation, mais comme don pour la vie. Notre violence est radicalement subvertie par le Christ pour produire finalement, si nous y consentons, l'exact opposé de ce qu'elle visait. Jésus se laisse réduire à l'infrahumain, là où tous les mouvements de refus de Dieu et de fermeture conduisent l'humanité: mais, acceptant d'être ramené à cela, ce sont nos zones déjà abandonnées à la mort qu'il vient rappeler à la vie»⁵.

Avec cette dernière affirmation nous sommes en effet amenés à poser la question cruciale de la relation entre l'Eucharistie et le sacrifice de Jésus.

EUCARISTIE ET SACRIFICE: QUE PEUT-ON EN DIRE AUJOURD'HUI?

Si la notion de «sacrifice» s'associe en effet au mystère de l'Eucharistie pour désigner en terme religieux la mort du Christ d'une part, et le repas communautaire des baptisés centré sur la communion à la vie divine d'autre part, la notion elle-même est problématique⁶. Rend-elle bien compte du mystère de l'Eucharistie? On sait que le mot français «sacrifice», d'origine latine, est utilisé d'abord dans un sens religieux, celui d'une offrande à une divinité, et – employé dans le contexte chrétien – comme une offrande à Dieu le Père⁷. Dans la religion le «sacrifice» évoque spontanément l'image d'un échange réciproque entre l'homme et Dieu: l'offrande de produits humains appelant en retour une action divine. Dans l'inconscient populaire il comporte – subtilement d'ailleurs – un danger de devenir essentiellement comme un devoir d'une action humaine entreprise pour que Dieu fasse ce que le désir de l'homme attend de lui. Il faudrait ainsi satisfaire aux exigences de Dieu pour se faire valoir devant Lui. Perçu ainsi, le sacrifice serait légitimé tout à la fois par l'obligation de dédommager les fautes commises et le désir d'obtenir le pardon et le salut. A première vue, le sacrifice de Jésus, le don fait de sa vie, serait donc mo-

⁴ E. Grieu, «Pertinence sociale et politique de l'Eucharistie», p. 502.

⁵ *Ibidem*, p. 502-503.

⁶ Cf. Y.-M. Blanchard, *Eucharistie et sacrifice : qu'est-ce à dire aujourd'hui ?*, http://www.catho-poitiers-centre.fr/dossiers/dossiers.php?val=1042_eucharistie+sacrifice; L.-M. Chauvet, *Le sacrifice du Christ et de l'Église. «Regarde, Seigneur, le sacrifice de ton Église, et daigne-y reconnaître celui de ton Fils...»*, in: *Quatre thèmes de réflexion sur l'Eucharistie*, <http://www.catholique95.com/diocese/images/703dvd/fiches/lmchauvet.pdf> (p. 36-48); *Le sacrifice dans les religions*, éd. M. Neusch, UER de Théologie et de Sciences Religieuses, Institut Catholique de Paris, Beauchesne, Paris, 1994.

⁷ Cf. C. Maboungou, *La notion d'intérêt et de don dans le sacrifice d'Isaac (Gn 22,1-19)*, http://www.academia.edu/4651599/LA_NOTION_DE_DON_DANS_LE_SACRIFICE_DISAAC.

tivé par l'utilité et le devoir – comme un calcul intéressé ou la monnaie d'échange indispensable pour apaiser le courroux de Dieu et lui arracher un verdict favorable. Bref, cela voudrait dire que le croyant identifie la Passion de Jésus, et par conséquent toute célébration eucharistique, à une action sacrificielle emprisonnée dans la logique d'efficacité matérielle et de la religion de l'utile. Une telle identification se fait obligatoirement au détriment de l'unique médiation du Christ Sauveur, opérée et manifestée une fois pour toutes dans l'histoire des hommes, par le truchement de toute sa vie engagée jusqu'à sa Passion et sa Mort sur la croix, orientées sur la Résurrection qui est la seule source du sens de la vie humaine, libérée définitivement de toutes les formes de violences, de forces du mal et de mort. En effet, «si le Christ n'est pas ressuscité, vide alors est notre message, vide aussi votre foi [...]. Si c'est pour cette vie seulement que nous avons mis notre espoir dans le Christ, nous sommes les plus à plaindre de tous les hommes» (1 Co 15,14.19)⁸.

Mais justement, à l'opposé de cette conception compensatoire du sacrifice de l'Eucharistie, la notion biblique de mémorial du sacrifice de Jésus quitte le cadre du sacrifice-substitution et appelle le terme hébreu «korbane» qui vient de la racine verbale «karev» et signifie «rapprocher»⁹. Le sacrifice du Christ ne se situe donc pas au niveau de la satisfaction ou de la compensation, mais bien au cœur d'un don libre et souverain de soi. Pour parler chrétiennement du sacrifice du Christ, il faut parler du désir du Dieu de l'Alliance qui «s'est vraiment approché» des hommes (Mc 1,15) et qui agit en Jésus Christ dans leur histoire comme puissance de vie, «pour qu'on ait la vie et qu'on l'ait surabondante» (Jn 10,10)¹⁰.

Dès lors il importe de bien comprendre que le sacrifice du point de vue biblique «n'est pas d'abord immolation et douleur: il est ce qui établit le lien avec Dieu, ce qui assure [...] l'axe Ciel-Terre par lequel toutes choses tiennent»¹¹.

En pratique donc, «il importe d'utiliser le mot 'sacrifice', non pas au sens païen d'un acte religieux plus ou moins magique (relation au monde divin en termes de pouvoir et d'échange formel), mais au sens spirituel, déjà pratiqué dans le judaïsme pharisien du temps de Jésus, impliquant le don total de son existence, dans la fidélité à la volonté divine, au prix de renoncements pouvant aller jusqu'à la persécution et la mort violente ou martyre. Plutôt qu'une pression sur Dieu ou un sordide marchandage, le sacrifice de Jésus n'est autre que sa pleine disponibilité à l'œuvre de Dieu, qui prend elle-même la forme d'une absolue non-violence dans la résistance totale aux forces de mort aliénant l'existence humaine»¹².

⁸ Cf. Y.-M. Blanchard, *Eucharistie et sacrifice: qu'est-ce à dire aujourd'hui?*; F. Varone, *Ce Dieu absent qui fait problème. Religion, athéisme et foi: trois regards sur le Mystère*, collection: „Apologues”, Paris, 1994 (8^e édition), p. 155-221.

⁹ Cf. C. Maboungou, *La notion d'intérêt et de don dans le sacrifice d'Isaac (Gn 22,1-19)*.

¹⁰ Cf. F. Varone, *Ce Dieu absent qui fait problème*, p. 165.

¹¹ M. Bellet, *La chose la plus étrange. Manger la chair de Dieu et boire son sang*, Paris, 1999, p. 18.

¹² Y.-M. Blanchard, *Eucharistie et sacrifice: qu'est-ce à dire aujourd'hui?*

Le pape Jean-Paul II le dira *expressis verbis* pour souligner la dimension oblatrice de l'offrande chrétienne : «L'Eglise veut que les fidèles non seulement offrent cette victime sans tache (le Christ), mais qu'ils apprennent à s'offrir eux-mêmes et soient consacrés, de jour en jour, par la médiation du Christ, dans l'unité avec Dieu et entre eux pour qu'à la fin Dieu soit tout en tous»¹³.

C'est ce qu'affirme merveilleusement saint Augustin (354–430) dans sa célèbre page de *la Cité de Dieu* (livre X, chapitre VI¹⁴) sur le vrai et parfait sacrifice: «Ainsi le vrai sacrifice, c'est toute œuvre accomplie pour s'unir à Dieu d'une sainte union, c'est-à-dire toute œuvre qui se rapporte à cette fin suprême et unique où est le bonheur. C'est pourquoi la miséricorde même envers le prochain n'est pas un sacrifice, si on ne l'exerce en vue de Dieu. Le sacrifice en effet, bien qu'offert par l'homme, est chose divine, comme l'indique le mot lui-même, qui signifie action sacrée. Aussi l'homme même consacré et voué à Dieu est un sacrifice, en tant qu'il meurt au monde pour vivre en Dieu; car cette consécration fait partie de la miséricorde que chacun exerce envers soi-même, et c'est pour cela qu'il est écrit: 'Aie pitié de son âme en te rendant agréable à Dieu'. Notre corps est pareillement un sacrifice, quand nous le mortifions par la tempérance, si nous agissons de la sorte pour plaire à Dieu, comme nous y sommes tenus, et que loin de prêter nos membres au péché pour lui servir d'instrument d'iniquité, nous les consacrons à Dieu pour en faire des instruments de justice. C'est à quoi l'Apôtre nous exhorte en nous disant: 'Je vous conjure, mes frères, par la miséricorde de Dieu, de lui offrir vos corps comme une victime vivante, sainte et agréable à ses yeux, et de lui rendre un culte raisonnable et spirituel'. Or, si le corps, dont l'âme se sert comme d'un serviteur et d'un instrument, est un sacrifice, quand l'âme rapporte à Dieu le service qu'elle en tire, à combien plus forte raison l'âme elle-même est-elle un sacrifice, quand elle s'offre à Dieu, afin qu'embrasée du feu de son amour, elle se dépouille de toute concupiscence du siècle et soit comme renouvelée par sa soumission à cet être immuable qui aime en elle les grâces qu'elle a reçues de sa souveraine beauté? C'est ce que le même apôtre insinue en disant: 'Ne vous conformez point au siècle présent; mais transformez-vous par le renouvellement de l'esprit, afin que vous connaissiez ce que Dieu demande de vous, c'est-à-dire ce qui est bon, ce qui lui est agréable, ce qui est parfait'. Puis donc que les œuvres de miséricorde rapportées à Dieu sont de vrais sacrifices, que nous les pratiquions envers nous-mêmes ou envers le prochain, et qu'elles n'ont d'autre fin que de nous délivrer de toute misère et de nous rendre bienheureux, Ce qui ne peut se faire que par la possession de ce bien dont il est écrit: 'M'attacher à Dieu c'est mon bien', il s'ensuit que toute la cité du Rédempteur, c'est-à-dire l'assemblée et la société des saints, est elle-même un sacrifice universel offert à Dieu par le suprême pontife, qui s'est offert pour nous dans sa passion, afin que nous fussions le corps de ce

¹³ *Lettre Dominicæ Cenæ à tous les évêques de l'Eglise sur l'Eucharistie et le culte de la sainte Eucharistie*, nr 9, http://www.vatican.va/holy_father/john_paul_ii/letters/1980/documents/hf_jp-ii_let_19800224_dominicae-cenae_fr.html.

¹⁴ <http://www.clerus.org/bibliaclerusonline/fr/c3e.htm>.

chef divin selon cette forme d'esclave dont il s'est revêtu. C'est cette forme, en effet, qu'il a offerte à Dieu, et c'est en elle qu'il a été offert, parce que c'est selon elle qu'il est le médiateur, le prêtre et le sacrifice. Voilà pourquoi l'Apôtre, après nous avoir exhortés à faire de nos corps une victime vivante, sainte et agréable à Dieu, à lui rendre un culte raisonnable et spirituel, à ne pas nous conformer au siècle, mais à nous transformer par un renouvellement d'esprit, afin de connaître ce que Dieu demande de nous, ce qui est bon, ce qui lui est agréable, ce qui est parfait, c'est-à-dire le vrai sacrifice qui est celui de tout notre être, l'Apôtre, dis-je, ajoute ces paroles: 'Il vous recommande à tous, selon le ministère qui m'a été donné par grâce, de ne pas aspirer à être plus sages qu'il ne faut, mais de l'être avec sobriété, selon la mesure de foi que Dieu a départie à chacun de vous. Car, comme dans un seul corps nous avons plusieurs membres, lesquels n'ont pas tous la même fonction; ainsi, quoique nous soyons plusieurs, nous n'avons qu'un seul corps en Jésus-Christ et nous sommes membres les uns des autres, ayant des dons différents, selon la grâce qui nous a été donnée'. Tel est le sacrifice des chrétiens: être tous un seul corps en Jésus-Christ, et c'est ce mystère que l'Eglise célèbre assidûment dans le sacrement de l'autel, connu des fidèles, où elle apprend qu'elle est offerte elle-même dans l'oblation qu'elle fait à Dieu».

Saint Augustin dit ici quelque chose d'essentiel au sujet du sacrifice que l'Eglise célèbre dans l'Eucharistie: «rendre à Dieu un culte» ou «Lui faire un sacrifice», c'est vivre humainement sous le regard de Dieu et être solidaires les uns des autres comme membres du même et unique Corps du Christ qu'est l'Eglise. Or vivre ainsi, c'est donner sa vie. Et donner sa vie, c'est finalement l'arracher aux pulsions les plus sombres et les plus extrêmes de la violence. A ce titre, le sacrifice du Christ apparaît comme le don entier de sa vie, sans repentir et sans retour. Du côté du croyant, il appelle la sollicitude pour autrui qui permet de ne pas réduire sa propre vie à «la seule loi de la conservation et de l'accroissement d'être»¹⁵, mais au contraire de mettre en mouvement sa liberté pour se détacher de son «moi» égoïste, et donc de s'ouvrir et de s'offrir à l'autre. Précisément, cette perception nouvelle de la vie «offerte» et réconciliée avec Dieu et les hommes, se manifeste activement et ouvertement lorsqu'on célèbre l'Eucharistie.

L'EUCARISTIE EST LE SACREMENT DE LA NON-VIOLENCE

Une attention aiguë sur la sève pascale du mystère de l'Eucharistie permet d'entrevoir son sens profond qui nous fait comprendre la vérité sur l'Eglise elle-même. En célébrant l'Eucharistie, l'Eglise fait mémoire de la Passion et de la Résurrection de Jésus. «Ainsi donc, écrivait le cardinal Joseph Ratzinger, devenu pape sous le nom de Benoît XVI, l'Eucharistie n'est pas simplement la Cène [...]. L'Eucharistie est présence du Sacrifice du Christ, de cet acte suprême d'adoration qui est

¹⁵ Cf. C. Maboungou, *La notion d'intérêt et de don dans le sacrifice d'Isaac (Gn 22,1-19)*.

en même temps acte suprême d'amour, de l'amour 'jusqu'au bout' (Jn 13,1), et donc partage de soi-même sous les figures du pain et du vin»¹⁶.

De fait, la célébration eucharistique suppose deux dimensions inséparables l'une de l'autre. D'une part, «participer à l'Eucharistie, communier au Corps et au Sang du Christ exige la liturgie de la vie, la participation à la Passion du Serviteur de Dieu»¹⁷. Ce rapport de l'Eucharistie à la Passion du Christ est fortement souligné par saint Paul: «La coupe de bénédiction que nous bénissons, n'est-elle pas communion au sang du Christ? Le pain que nous rompons, n'est-il pas communion au corps du Christ?» (1Co 10,16). D'autre part, l'Eucharistie nous fait plonger dans la Résurrection du Christ. En effet, «il n'y a pas que la Cène et la Croix à être inséparables. Cène, Croix et Résurrection forment l'unique et indivisible mystère pascal [...]. [La] Cène anticipe aussi la Résurrection: elle est la certitude que l'amour est plus fort que la mort [...]. L'Eucharistie nous conduit à la source de la véritable vie, de la vie qui ne peut être vaincue, et elle nous explique comment et où trouver la vie véritable – non pas dans les richesses et les biens, non pas dans l'avoir. C'est seulement en suivant Jésus, sur le chemin de sa croix, que nous nous trouvons sur le chemin de vie»¹⁸.

D'emblée le fondement pascal de l'Eucharistie indique son contenu existentiel et spirituel: «recevoir le Seigneur dans l'Eucharistie, c'est entrer dans l'être du Christ»¹⁹. Un rapprochement significatif s'impose ici avec le récit de la Cène dans l'Évangile de Luc (22,1-30). Ce récit offre un résumé en condensé de toute la vie de Jésus, de son refus du pouvoir et de la violence jusqu'au bout²⁰. On en retiendra trois leçons majeures qui ont trait au sujet de cet article:

1° Le Royaume de Jésus est l'abandon total de tout pouvoir mondain et de toute violence, fût-elle légitime pour sa propre défense, contrairement «au royaume» de ce monde, où «les grands prêtres et les scribes cherchaient comment tuer [Jésus], car ils avaient peur du peuple» (Lc 22,1).

2° Jésus inaugure une pratique différente de relation qui abandonne toute structure de pouvoir, de domination et de mensonge courants dans le monde. «Pour vous, il n'en va pas ainsi. Au contraire, que le plus grand parmi vous se comporte comme le plus jeune, et celui qui gouverne comme celui qui sert» (Lc 22,24). Pour Jésus, la grandeur de l'homme se réalise dans le service, et non dans le pouvoir et la domination. Son Royaume est celui de la fraternité et du partage.

3° Jésus n'est pas une victime plaintive et pitoyable, passive et impuissante face à la fatalité d'une violence inouïe et absolue. Il est vrai qu'il est «livré», mais il est tout aussi vrai qu'il se donne tout entier, librement et sans retour.

¹⁶ J. Ratzinger, *Le Ressuscité. Retraite au Vatican, en présence de S.S. Jean-Paul II*, Paris, 1986, p. 118-119.

¹⁷ *Ibidem*, p. 120.

¹⁸ *Ibidem*, p. 121-122.

¹⁹ *Ibidem*, p. 154.

²⁰ Cf. F. Varone, *Ce Dieu censé aimer la souffrance*, collection: «Apologues», Paris, 1993 (7^e édition), p. 90-107.

Sans chercher à développer tous les aspects du contenu théologique de ces affirmations, j'essaierai simplement de souligner combien Jésus a vaincu la violence par le don de sa vie et comment il nous sauve ainsi de notre propre violence. Or l'Eucharistie, le lieu de la communion vraie et unique à sa Personne, permet au croyant et aux communautés chrétiennes non seulement de refaire les gestes de Jésus en mémoire de lui, mais aussi de communier par le pain et la coupe à l'existence offerte de Jésus, de faire corps avec le Seigneur dans sa pratique différente jusqu'à la mort²¹. En ce sens l'Eucharistie apparaît pleinement comme le sacrement de la non-violence. Explicitons.

Le mystère pascal du Christ met en avant le refus par Jésus de tout messianisme de puissance et entraîne les baptisés dans une pratique différente de celle du monde, la pratique du serviteur de Dieu et des hommes²². Dans sa troisième prédication de Carême, vendredi 11 mars 2005, le Père Raniero Cantalamessa, prédicateur de la Maison Pontificale, a dit ces paroles éloquentes qui mettent en relief le thème de l'Eucharistie comme sacrement de la non-violence: «Nous avons aujourd'hui la possibilité de jeter sur l'Eucharistie une lumière nouvelle et libératrice, précisément en suivant le chemin qui a conduit René Girard à l'affirmation que la violence est intrinsèque au sacré, à la conviction que le mystère pascal du Christ a [...] rompu pour toujours l'alliance entre le sacré et la violence.

A travers sa doctrine et sa vie, Jésus [...] démasque et brise le mécanisme du bouc émissaire qui sacralise la violence, faisant de lui, innocent, la victime de toutes les violences. Le fait que sur sa mort furent d'accord 'Hérode et Ponce Pilate avec les nations païennes et les peuples d'Israël' (Ac 4,27) est significatif ; les ennemis du début devinrent amis, exactement comme lors de chaque crise ou l'on choisit un bouc émissaire. Le Christ a vaincu la violence : non pas en lui opposant une violence plus grande, mais en la soumettant et en mettant à nu toute son injustice et son inutilité [...]. Il a inauguré un nouveau type de victoire que saint Augustin a résumé en trois mots: 'Victor quia victima': vainqueur parce que victime. En le ressuscitant d'entre les morts, le Père a déclaré, une fois pour toute, de quel côté se trouvent la vérité et la justice, et de quel côté se trouvent l'erreur et le mensonge [...].

Le débat moderne sur la violence et sur le sacré nous aide ainsi à saisir une dimension nouvelle de l'Eucharistie. Grâce à celle-ci, le 'non' absolu de Dieu à la violence, prononcé sur la croix, demeure vivant tout au long des siècles. L'Eucharistie est le sacrement de la non-violence ! Dans le même temps elle nous apparaît, de manière positive, comme le 'oui' de Dieu aux victimes innocentes, le lieu où chaque jour, le sang versé sur la terre s'unit à celui du Christ qui crie à Dieu 'd'une voix plus éloquente que celle d'Abel' (He 12,24)»²³.

²¹ Cf. *ibidem*, p. 95-96.

²² Cf. *ibidem*, p. 50-73.

²³ <http://www.zenit.org/fr/articles/1-eucharistie-est-le-sacrement-de-la-non-violence-affirme-le-pere-cantalamessa>.

Ainsi donc l'Eucharistie met en cause radicalement toute pratique humaine de puissance, d'agressivité possessive, de violence absurde et féroce. Elle empêche le «code de la vie chrétienne» de s'organiser autour d'une volonté de domination, d'oppression et de supériorité. Elle invite à renoncer aux règlements de compte et met sur la voie de pardon et de réconciliation possibles. Elle contribue à la naissance d'un monde apaisé et réconcilié. Elle promet «une économie gracieuse», une dynamique de respect et d'accueil, une pratique de vie faite de simplicité, de proximité et d'aide fraternelle. Elle engage le baptisé à la suite du Christ dans une vie fondée sur la confiance, l'espérance et l'amour²⁴.

C'est ce qu'a dit à sa façon le pape Benoît XVI dans son homélie prononcée lors de la célébration eucharistique à Marienfeld, à l'occasion des XXe Journée Mondiale de la Jeunesse à Cologne, le dimanche 21 août 2005: «[Le soir du Jeudi Saint] qu'est ce qui est en train de se passer? Comment Jésus peut-il donner son Corps et son Sang? Faisant du pain son Corps et du vin son Sang, il anticipe sa mort, il l'accepte au plus profond de lui-même et il la transforme en un acte d'amour. Ce qui de l'extérieur est une violence brutale – la crucifixion –, devient de l'intérieur l'acte d'un amour qui se donne totalement. Telle est la transformation substantielle qui s'est réalisée au Cénacle et qui visait à faire naître un processus de transformations, dont le terme ultime est la transformation du monde jusqu'à ce que Dieu soit tout en tous (cf. 1 Co 15,28). Depuis toujours, tous les hommes, d'une manière ou d'une autre, attendent dans leur cœur un changement, une transformation du monde. Maintenant se réalise l'acte central de transformation qui est seul en mesure de renouveler vraiment le monde: la violence se transforme en amour et la mort en vie. Puisque cet acte change la mort en amour, la mort comme telle est déjà dépassée au plus profond d'elle-même, la résurrection est déjà présente en elle. La mort est, pour ainsi dire, intimement blessée, de telle sorte qu'elle ne peut avoir le dernier mot. Pour reprendre une image qui nous est familière, il s'agit d'une fission nucléaire portée au plus intime de l'être – la victoire de l'amour sur la haine, la victoire de l'amour sur la mort. Seule l'explosion intime du bien qui vainc le mal peut alors engendrer la chaîne des transformations qui, peu à peu, changeront le monde. Tous les autres changements demeurent superficiels et ne sauvent pas. C'est pourquoi nous parlons de rédemption: ce qui du plus profond était nécessaire se réalise, et nous pouvons entrer dans ce dynamisme. Jésus peut distribuer son Corps, parce qu'il se donne réellement lui-même.

Cette première transformation fondamentale de la violence en amour, de la mort en vie, entraîne à sa suite les autres transformations. Le pain et le vin deviennent son Corps et son Sang. Cependant, la transformation ne doit pas s'arrêter là, c'est plutôt à ce point qu'elle doit commencer pleinement. Le Corps et le Sang du Christ nous sont donnés afin que, nous-mêmes, nous soyons transformés à notre tour. Nous-mêmes, nous devons devenir Corps du Christ, consanguins avec Lui. Tous mangent l'unique pain, mais cela signifie qu'entre nous nous devenons

²⁴ Cf. E. Grieu, «*Pertinence sociale et politique de l'Eucharistie*», p. 504-506.

une seule chose. L'adoration, avons-nous dit, devient ainsi union. Dieu n'est plus seulement en face de nous, comme le Totalement Autre. Il est au-dedans de nous, et nous sommes en Lui. Sa dynamique nous pénètre et, à partir de nous, elle veut se propager aux autres et s'étendre au monde entier, pour que son amour devienne réellement la mesure dominante du monde»²⁵.

Ainsi le pape Benoît XVI a réaffirmé avec force que l'authenticité et la crédibilité de l'Eucharistie célébrée en Eglise sont subordonnées au témoignage rendu à Jésus-Christ le Ressuscité, «le Témoin fidèle» (Ap 1,5), «doux et humble de cœur» (Mt 11,29). De ce fait, la vérité chrétienne jaillit de la rencontre du Christ mort et ressuscité qui a renoncé à la violence et au désespoir et fait confiance radicale à Dieu son Père. A notre époque où la crise sociale s'aggrave, où se sont effondrées les utopies séculières, où la peur du quotidien s'installe, où même la foi chrétienne paraît déclinante, le rôle des chrétiens n'est plus de rester endormis, mais de s'éveiller: il n'est certainement pas de s'enfermer dans un ghetto prétendant détenir la vérité, ni de désespérer de l'homme, mais bien de servir la vérité dans la fidélité à Jésus-Christ, de dénoncer les mensonges et d'oser espérer pour l'homme de notre temps.

Renoncer au désespoir et croire à un avenir possible, c'est marquer ce monde du signe chrétien. Toutes les forces du mal et toute «résignation» devant les «fatalités», nous les refusons, car c'est Dieu qui les a refusées le premier en tirant l'homme du «chaos» pour lui rendre sa ressemblance en Jésus-Christ et pour lui réapprendre à espérer dans le Dieu d'Amour. Le lieu où nous cherchons à retrouver cette ressemblance et à exprimer cette espérance n'est pas «ailleurs», loin de nous, hors de notre monde et de notre temps. C'est bien dans ce monde, où tous les repères paraissent fuir et s'estomper, que nous cherchons à affirmer «ce que nous sommes – enfants de Dieu» (1 Jn 3,2) et à espérer la pleine manifestation de cette dignité d'enfants de Dieu à la fin des temps, où Dieu aura le dernier mot. En effet, c'est au cœur du monde d'aujourd'hui qu'il y a une raison d'espérer: elle est ici, au milieu de nous, dans notre présent: elle «marche» discrètement à côté de nous. De même que le Christ sur le chemin d'Emmaüs, non encore reconnu par les siens, marchait solidaire de ses disciples, de même le chrétien – assumant l'incertitude de sa liberté – chemine avec les hommes ses frères, discret, mais sûr de la certitude de Celui qui vient. «Toujours prêt à la défense contre quiconque lui demande raison de l'espérance qui est en lui, mais [...] avec douceur et respect» (1 P 3,15), il sait maintenant que le Christ n'est pas loin, qu'il n'est pas nécessaire de courir à l'autre bout du monde après «des faux Christs et des faux prophètes» (Mc 13,22), mais qu'il lui faut creuser en profondeur pour ouvrir les yeux et découvrir à la fraction du pain eucharistique, avec un cœur brûlant, le Seigneur humble et caché aux yeux de la chair (Lc 24,31-32).

²⁵ http://www.vatican.va/holy_father/benedict_xvi/homilies/2005/documents/hf_ben-xvi_hom_20050821_20th-world-youth-day_fr.html.

En définitive, ayant rencontré le Christ ressuscité sur son chemin d'homme qui lui donne un sens nouveau, ayant déjà une modeste expérience de la présence du Christ sur son propre chemin qu'il suit solidairement avec d'autres croyants en Eglise, méditant ce passage mystérieux du Seigneur parmi les siens dans la prière et dans une réflexion humble et simple, s'unissant à «l'être même du Ressuscité» à travers l'Eucharistie, le chrétien sait pourquoi il rejoint l'autre. Faisant avec celui-ci une longue et patiente marche commune, il ne peut garder pour lui-même le trésor de sa propre rencontre avec le Ressuscité à qui rien de ce qui est humain ne fut étranger. Conduit par l'Esprit, il saura révéler petit à petit au monde un visage d'homme qui aime et qui accompagne les autres hommes, ses frères, dans leur commun «voyage souvent joyeux, parfois douloureux, toujours plus ou moins tumultueux»²⁶. Et ce visage n'est autre que celui du Seigneur «obéissant jusqu'à la mort» (Ph 2,8), ressuscité et monté vers son Père et notre Père, vers son Dieu et notre Dieu (Jn 20,17). Par ailleurs, le chrétien découvre ce visage du Seigneur à travers l'autre, créé et recréé à l'image de Dieu. Et surtout, il sait que le souffrant, le plus petit et le plus humilié reflètent davantage le visage du Seigneur (cf. Mt 25,31-46), «figure» parfaite et suprême de l'humilité de Dieu proche des hommes: «Je suis près de lui [celui qui souffre] dans la détresse» (Ps 91,15). Ainsi ayant l'expérience de Celui qui a assumé toute la condition humaine et a récapitulé dans sa personne le visible et l'invisible, le temps et l'éternité, le chrétien – conscient tout à la fois de la grandeur du mystère et de sa propre faiblesse – renoncera, dans la foi, l'espérance et l'amour, à toute sorte de désespoir, d'asservissement, de fatalité et de violence: ayant toujours sa place à côté de l'humanité en marche, il lui indiquera son chemin qui mène vers la vie que seul Dieu peut lui donner. En effet, le Dieu de Jésus-Christ «n'est pas un Dieu de morts, mais de vivants» (Mc 12,27).

Mais cette marche du chrétien solidaire des hommes peut être parfois vécue douloureusement et comme une mise à l'épreuve. Certes, marcher avec l'autre, partager ses espoirs et ses angoisses, le convier à un voyage commun sont des attitudes d'ouverture et de proximité fraternelle. Elles sont un trait d'union, un gage de concorde et de solidarité, elles permettent d'agir communément pour que naisse et grandisse l'homme nouveau. Cependant, parce qu'il s'agit d'une rencontre et d'une marche commune avec l'autre dont il ébranle les certitudes, le témoignage du chrétien est exposé au refus et peut se heurter à une forte résistance. Ce rejet possible s'enracine dans la peur de l'autre et dans le péché qui est mensonge et oubli des droits fondamentaux de la personne. Or le chrétien, les yeux tournés vers Celui qui est la Vérité et la Vie (Jn 14,6), persévérera, silencieusement parfois, dans sa fidélité à l'Évangile, cette «déclaration la plus achevée de tous les droits de l'homme»²⁷. Affirmant courageusement sa foi – célébrée, vécue et réfléchie quotidiennement dans les réalités du monde d'aujourd'hui – il sera dans son milieu un authentique

²⁶ X. Thévenot, *Compter sur Dieu. Etudes de théologie morale*, collection : «Recherches morales», Paris, 1993², p. 7.

²⁷ Jean-Paul II, *Entrez dans l'Espérance*. Avec la collaboration de V. Messori, Paris, 1994, p. 287.

témoin de l'amour divin envers les hommes. Aux temps des persécutions, la fidélité invincible à Dieu qui est fidèle, quel qu'en soit le prix à payer, apparaît comme le véritable et ultime témoignage chrétien. On le sait, encore dans notre temps il y a des chrétiens dénoncés, réprouvés, voire condamnés, parce qu'ils ont osé dénoncer le mensonge et l'humiliation de la personne au nom du Christ. Comment ne pas évoquer ici, parmi d'autres, le témoignage du Bienheureux Père Jerzy Popieluszko (1947-1984) à l'époque du combat pour la libération spirituelle et politique en Pologne. Son message d'espérance et de foi lui a coûté la vie. Martyrisé à mort pour avoir dénoncé le système totalitaire, pour avoir défendu les opprimés et appelé l'opresseur lui-même à se libérer de la violence qui sème la peur et le désespoir, il a rappelé à tous le sens ultime de la vocation des chrétiens: «rendre témoignage à la vérité» (Jn 18,37). Son témoignage-martyre à la vérité apportée par le Christ pour attester l'authenticité absolue de l'amour de Dieu envers les hommes, constitue aujourd'hui pour nous un signe de l'amour ultime: «Nul n'a plus grand amour que celui-ci: donner sa vie pour ses amis» (Jn 15,13).

C'est de ce mystère de l'amour à travers la vie donnée, lié inséparablement au mystère de l'Eucharistie, source de la véritable vie, que le chrétien est témoin. En effet, Dieu s'est révélé et se révèle encore dans ce qu'il y a de plus humble et de plus vulnérable, dans l'amour librement offert qui engage la communion des personnes et le partage fraternel. Mais, livré à la liberté propre à chacun, cet amour assume le risque de demeurer inaperçu, caché et, pour ainsi dire, impuissant face à la violence et la haine. Pourtant, dans un monde en proie à la violence et à l'indifférence, et pour cette raison même, le chrétien continuera de réaliser dans sa vie et par son action ce mystère de l'amour crucifié: au risque du refus ou de l'échec il continuera de proclamer, sans lassitude, au monde la «folie et la faiblesse de Dieu» (1 Co 1,5), sa non-violence radicale et absolue. Vocation inouïe, certes, mais vocation qui donne son sens ultime à la vie de l'homme appelé une fois pour toutes à l'amitié avec Dieu, dans le Christ Jésus, «sagesse venant de Dieu» (1 Co 1,30), espérance et seule fierté du croyant (1 Co 1,23; 2,2; 15,19; Rm 5,2; Ga 6,14).

EUCHARYSTIA JAKO SAKRAMENT POSTAWY „NON-VIOLENCE”? ZARYS ODPOWIEDZI I USYTUOWANIE PROBLEMATYKI

Streszczenie

Niniejszy artykuł ma na celu ukazanie w zarysie specyficznego tematu dla współczesnej teologii sakramentalnej – Eucharystia jako sakrament postawy *non-violence*. Koncentruję się na trzech zasadniczych zagadnieniach. Najpierw krótko omawiam opis uczty paschalnej Jezusa z Apostołami w Wieczerniku w Ewangeliach synoptycznych, w celu ukazania nowotestamentalnego kontekstu i chrystycznego charakteru poruszanej tematyki. W punkcie drugim podejmuję refleksję nad tradycyjnym pojęciem „Ofiary Mszy Świętej”, rozumianej jako uczestnictwo wierzących w ofierze dziękczynienia, którą Chrystus składa swemu Ojcu, aby

przywrócić między Bogiem i ludźmi nowe i wieczne Przymierze. Celebracja Eucharystii dokonuje się w postawie odrzucenia wszelkiej formy przemocy i w duchu służby, tak jak Pan dał nam tego przykład. Dlatego też w ostatnim, trzecim, punkcie uwypatniam jej wymiar egzystencjalno-duchowy, który dla wierzącego stanowi fundament postawy *non-violence*.

W swojej istocie celebracja Eucharystii jest realnym wejściem chrześcijanina w życie Chrystusa. Oznacza to, że nie ma innego chrześcijanina na Mszy św. i innego chrześcijanina w codziennym życiu, chrześcijanina liturgii i chrześcijanina zaangażowanego świadectwa. To wciąż ten sam chrześcijanin, którego całe życie stopniowo staje się Eucharystią, z której wyrasta zasada *non-violence*. Sakrament Eucharystii określa nie tylko **regułę wiary**, lecz także **regułę postępowania**.

EUCHARIST AS THE SACRAMENT OF „NON-VIOLENCE” ATTITUDE? OUTLINE OF THE ANSWER AND DESCRIPTION OF THE ISSUE

Summary

This article aims at presentation of an outline of a particular issue of the contemporary sacramental theology – Eucharist as the sacrament of *non-violence* attitude. The paper focuses on three major themes. Firstly I offer a short description of a Passover feast of Jesus with the Apostles in the Cenacle in the synoptic Gospels in order to show the New Testament context and Christ-oriented character of the analysed issue. The second part offers an analysis of a traditional notion of “the Sacrifice of the Holy Mass” understood as participation of believers in the sacrifice of thanksgiving offered by Christ to His Father in order to re-establish a new and everlasting Covenant between God and people. Celebration of Eucharist takes place in the attitude of rejection of all forms of violence and in the spirit of service, as it has been shown by the Lord. This is why in the last part of the paper I underline the existential-and-spiritual dimension, which for a believer is the foundation of *non-violence* attitude.

Celebration of Eucharist in its very essence is a real entrance of a Christian into life of Christ. This means that a Christian is always the same person – be it during Eucharist, in every day life situations, during liturgy and situations of a testimony. Entire life of a Christian is gradually turned into Eucharist, from which *non-violence* rule springs out. The sacrament of Eucharist describes not only the **rule of faith**, but also the **rule of conduct**.

Słowa kluczowe: Eucharystia, postawa *non-violence*, eucharystyczna reguła postępowania

Keywords: Eucharist, *non-violence* attitude, Eucharistic rule of conduct